
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 21/2 (1994)

DOI: 10.11588/fr.1994.2.58903

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Bedeutung war die Existenz dieser Gemeinde auch für die deutschen Lutheraner in der französischen Provinz, etwa zum Zwecke der Eheschließung.

Eingehend beschrieben wird der Gottesdienst als allsonntägliche Zusammenkunft der Gemeinde mit seiner uns heute in Ausdehnung und Form sicherlich fremd gewordenen Ausgestaltung, ablesbar etwa an der sorgfältigen Vorbereitung eines relativ häufig ausgeteilten Abendmahles. Daneben übernahmen die Gesandtschaftsgeistlichen die Einsegnung von Ehen, die Taufe von Kindern und Beerdigungen, denn gerade in diesem Bereich waren auch die deutschen evangelischen Einwanderer von den Einschränkungen in Frankreich betroffen. J. Driancourt-Girod erörtert jeweils zunächst die allgemeine Problematik und Beispielfälle, um anschließend einen Eindruck vom liturgischen Ablauf des jeweiligen Geschehens zu geben. Gleichzeitig ist sie bestrebt, die französischen Leser/innen – dieses Buch ist, so sei erinnert, in den einschlägigen Editions du Cerf erschienen – mit der für sie weitestgehend fremden Theologie Luthers vertraut zu machen.

Gegenstand des abschließenden dritten Teils ist die Entwicklung der Seelsorge, wie sie sich an den von J. Driancourt-Girod wieder aufgefundenen und analysierten Gebeten, Gesängen usw. ablesen läßt, von der Theologie des erwähnten Ritter über den Einfluß des Pietismus eines Claudi und eines frühen Baer zur aufgeklärten Theologie eines späten Baer und eines Gambs, unter stetem Rückbezug auf Delumeaus Thesen zur Angst im Abendland. Nachvollziehbar wird hier, mit welchen seelsorgerischen Mitteln die Gesandtschaftsgeistlichen bemüht waren, die Mitglieder ihrer Gemeinde in ihrem von der Umgebung abweichenden Glauben zu stärken und gegenüber katholischen Bekehrungsversuchen gewissermaßen resistent zu machen. Höchst aufschlußreich sind in diesem Sinne die »Instructions familières touchant la confession d'Augsbourg et la personne de Martin Luther« aus Ritters Gebetbuch, welche den Anhang bilden (S. 223–232).

Immer wieder bricht der Entdeckerstolz der Verfasserin durch, wenn sie von der Wiederfindung ihrer Quellen, vor allem der Kirchen-, Gesangs- und Gebetbücher, berichtet, aber wer will es ihr andererseits verdenken angesichts der Schätze, die sie gehoben, mit höchstem Ertrag ausgewertet und lesenswert präsentiert hat.

Wolfgang HENNINGER, Aurich

Jeremy BLACK, *The British Abroad. The Grand Tour in the Eighteenth Century*, New York, Allan Sutton-Stroud (St Martin's Press) 1992, XIX–355 p.

Dans l'histoire des pratiques du voyage, le *Grand Tour*, création britannique, imitée et généralisée dans tous les pays d'Europe, occupe une place majeure. Au XVIII^e siècle, son sens principal s'infléchit moins dans les destinations qui restent inchangées depuis le XVII^e siècle que dans les effets attendus, le plaisir et la culture du tourisme commencent à se substituer à l'étude et à la culture de la curiosité. Jeremy Black, dans un livre sérieux, documenté et accessible à tous, retrace les étapes de cette évolution des voyages. Une bibliographie exhaustive, détaillant des sources manuscrites nombreuses, des guides, des correspondances imprimées, et bien sûr des récits de voyageurs, sans oublier la littérature de l'argument rendra des services utiles à tous. Le livre complète heureusement celui de J. Stoye, *English travellers abroad, 1604–1607* (New Haven 1989), et précède l'ouvrage plus restreint de J. Lough, *France one the eve of Revolution. British travellers observations, 1763–1788*. Bien illustré, pourvu d'un index, voilà un parfait produit de l'édition universitaire et publique anglaise.

On peut y distinguer au fil des principaux chapitres trois axes d'interrogation sur la géographie et les conditions matérielles, sur les réactions des voyageurs anglais et leurs adaptations ou leur rejet aux mœurs du continent, sur les réactions culturelles et artistiques. Dans la première direction, J. Black recense le nombre des voyageurs et son évolution, son étude souligne la difficulté d'une démographie des voyages, faute sans doute de sources

sérielles puisque ni le gouvernement français, ni le gouvernement britannique, ni les autorités italiennes ne se préoccupent pas de recenser les voyageurs. Les sources »littéraires« mentionnent entre 1660 et 1715, 350 voyageurs en France et leur nombre s'accroît, en 1751 on en recense 300 à Paris, ils sont sans doute plus nombreux après 1780. La France en tous cas n'est qu'une étape, presque obligatoire, mais à partir de laquelle on voit s'éparpiller les flux de curieux dans toute l'Europe, l'Italie, la Suisse de plus en plus où les Alpes deviennent résolument attractifs, les Provinces Unies, l'Empire et de moins en moins fréquentée l'Espagne, la Russie, la Turquie. Au total, les Anglais sont partout mais leur circuit s'organise selon des principes d'attraction culturelle qui attirent rarement au delà du royaume Bourbon et de la péninsule ibérique. Des raisons matérielles, le coût même du voyage sont derrière ces choix. La documentation rassemblée montre l'importance des dépenses collectivement et individuellement, le rôle du crédit, le rôle essentiel de la durée du séjour pour proportionner les dépenses, la pesanteur des frais de transport dans les budgets. Bref, là encore l'étude est celle des minorités voyageuses riches ou dépendantes avec la mise en valeur d'une forte élasticité de la demande, de l'offre, et l'originalité d'un mode de consommation fortement marqué par la mobilité voire le hasard. Ceux-ci sont également importants en ce qui concerne les transports et le régime des auberges qui mettent en valeur la différence entre Grande-Bretagne et continent.

Face aux mœurs continentales, les voyageurs anglais sont perçus à travers des réalités successives: la nourriture et la boisson dont se plaignent fréquemment les auteurs de récit ou de correspondance; les accidents, les querelles, les crimes rares qui font du tourisme une épreuve hasardeuse, l'amour et le sexe, le jeu et la sociabilité qui sont autant de pédagogie. En contrepoint de ces multiples notations courent les remarques politiques et religieuses, les observations critiques ou amicales qui construisent en profondeur le sens de l'altérité entre les peuples et souvent le sentiment de la supériorité britannique. La tolérance visible dans de nombreux récits à la fin du XVIII^e siècle, bénéficie du recul des pouvoirs de l'Église catholique dans de nombreux pays. Reste la découverte esthétique de l'Europe, tous les voyageurs anglais portent témoignage de leur intérêt pour les spectacles musicaux et visuels, même s'ils ne sont pas tous aussi compétents que le docteur Burney (dont les voyages ont été réédités en traduction cette année), observer peintures et sculptures du grand goût classique est également une spécificité qui commence à animer un marché florissant en Italie et ailleurs. Un débat stimulant mais qui est ancien, on le constate dès le XVII^e siècle, et qui n'est pas qu'anglais, conteste la nécessité et la validité du Grand Tour auquel on reproche son coût, ses dangers moraux et physiques. Il a ses défenseurs et ses critiques, ceux qui restent fidèles à l'élargissement des intérêts culturels et à la pédagogie des voyages, ceux qui les contestent. Dans la discussion, on peut lire le choc provoqué par le changement même du voyage au cours du XVIII^e siècle. Dans la première moitié domine une formule classique: celle du jeune homme accompagné de son tuteur et parcourant plusieurs années les routes de France et d'Italie dans une finalité sociale et éducative. Dans la seconde moitié, si la première formule ne disparaît pas, elle coexiste de plus en plus avec la tourisme, de multiples voyageurs à des fins divertissantes et instructives que procure l'expérience même du voyage.

Au total, le livre de J. Black est instructif et enrichissant. Des citations nombreuses et le plus souvent inédites nourrissent tous les arguments. Il a dès son introduction l'énorme mérite de souligner la difficulté même d'une histoire du voyage qui risque perpétuellement de tomber et de retomber dans la paraphrase des récits de voyage. Les objectifs de cette histoire à écrire autrement demandent que l'on renonce, comme le fait le plus souvent J. Black, aux textes imprimés les plus connus toujours repris, toujours cités. Ils demandent aussi que l'on réfléchisse plus avant aux impératifs mêmes de la littérature de voyage et de son succès au XVIII^e siècle tant en France qu'en Angleterre ou dans les autres pays d'Europe. *The British abroad* montre tout l'intérêt des correspondances et des archives familiales. Il suggère également la nécessité de construire à partir de la documentation une histoire de l'économie du

voyage, une histoire de la perception de l'autre, une histoire de la vision des choses, à l'exemple de ce qu'a tenté A. Corbin dans le *Territoire du Vide* ou de ce que réalise Marie-Noëlle Bourguet dans la *France déchiffrée* et de ce qu'achève Nicole Pellegrin sur les conventions et l'alterité. C'est finalement à l'intérieur d'une histoire plus large de la mobilité, celle des minorités comme celle des masses, que l'on pourra renouveler le genre de l'Histoire des voyages et des voyageurs, intégrer autrement la répétitivité et la banalité à l'Histoire des sociétés traditionnelles.

Daniel ROCHE, Paris

Rainer SCHRÖDER, *Das Gesinde war immer frech und unverschämt. Gesinde und Gesinde-recht vornehmlich im 18. Jahrhundert*, Frankfurt am Main (Keip Verlag) 1992, 218 p.

On sait l'importance numérique de la domesticité dans les sociétés d'autrefois: un quart de la population dans la Silésie de 1778, un dixième dans celle de la Prusse de 1815. Rappelons quelques chiffres pour Paris: 40000 domestiques dans la capitulation de 1764, 15 % d'après les contrats de mariage de 1749¹. Cette domesticité, dont l'aire de recrutement jusqu'à la fin du XIX^e siècle, est à 85 % contenue dans un cercle de 25 km de rayon, qui est issue des basses couches de la paysannerie et des urbains, regroupe sous des appellations diverses, des conditions très disparates, depuis le personnel spécialisé jusqu'à la bonne à tout faire. Une vision romantique et douceâtre évoque l'harmonieuse communauté formée par les maîtres et les domestiques vivant ensemble et partageant les mêmes peines et les mêmes joies. Mais par ailleurs une littérature abondante charge les domestiques de tous les vices et de toutes les tares: ils sont voleurs, effrontés, insolents, corrompus, menteurs, ivrognes, sexuellement pervers, paresseux surtout, ils constituent en quelque sorte une soushumanité. Le présent ouvrage se donne pour objet de réunir les résultats des études sociales et économiques qui se sont multipliées, à la vision juridique que fournissent les multiples ordonnances et règlements concernant cette catégorie sociale: pas moins de 52 textes pour la Prusse entre 1595 et 1799, 12 pour Culmbach-Bayreuth de 1644 à 1746, 49 pour le comté de Lippe de 1620 à 1805, 12 pour le Schleswig-Holstein entre 1567 et 1840. Ils règlent le temps de l'engagement, le montant du *Mietpfennig* d'entrée, la durée du travail et celle des repas, les modalités du salaire, en argent, en nature (fourniture de souliers, d'habits, d'un arpent de terre parfois, d'un logis); ils exigent du domestique qu'il exhibe des attestations dûment visées par la police des villes de résidence, ancêtres du futur livret ouvrier du XIX^e siècle; ils fixent les modalités de résiliation du contrat, de la part du valet comme de la part du maître, sanctionnent les fautes du domestique, principalement le déguerpissement. Des ordonnances vestimentaires peuvent défendre à la gens de service le port de certaines étoffes. Dans le comté de Lippe, les domestiques sont interdits de café. Les salaires sont très ouverts, du cocher à deux chevaux jusqu'à la petite fille servante; en tous cas, il ne faut pas pervertir le domestique en lui servant une trop forte rétribution.

Le cadre général demeure longtemps celui du droit féodal et le travail domestique, surtout dans les pays de *Gutsherrschaft*, s'articule sur la corvée. Le service obligatoire des enfants (*Zwangsgesindedienst*) sévit à l'est de l'Elbe. La réglementation doit assurer aux employeurs la disponibilité de la force de travail, donc retenir la main d'œuvre sur la terre, l'empêcher d'être enrôlée par l'armée. Elle reflète les aléas du marché du travail domestique qui varie selon la conjoncture démographique et le mouvement des prix et des salaires. Il est souvent plus facile de réglementer que d'appliquer; comment discipliner les domestiques, rétifs par nature, sinon par des châtiments corporels? Que faut-il faire du domestique malade, surtout si on ne peut le renvoyer dans sa famille? Faut-il le soigner, payer les remèdes, l'indisposition suspend-elle le salaire? Au XVIII^e siècle, l'influence du droit naturel et des Lumières se fait sentir et, en écho à

1 Daniel ROCHE, *Le peuple de Paris*, Paris (Aubier Montaigne) 1981, p. 27.